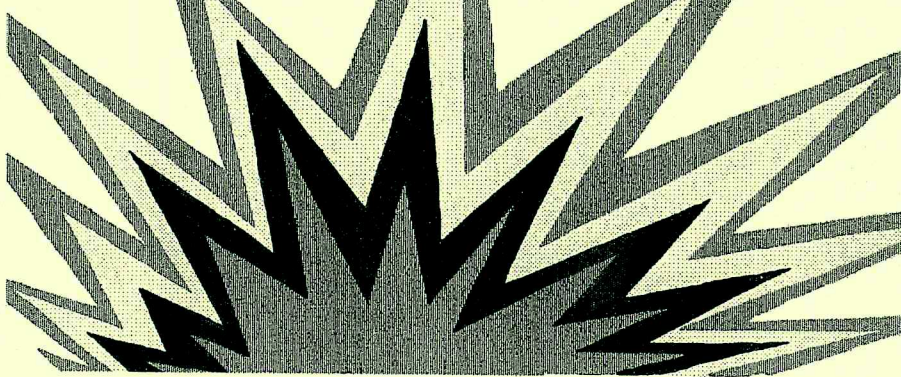


AUJOURD'HUI

Hebdomadaire libertaire

IN ou OUT



Avec ce dernier numéro avant un arrêt provisoire de six semaines, nous pouvons tirer déjà au moins une conclusion de notre activité : la confirmation du fait que, plus que jamais, c'est une critique globale de la société et de son fonctionnement qu'il faut mener. Une critique qui doit servir à un changement radical de société.

Récemment, une marche s'est arrêtée à Genève pour protester contre le travail des enfants auprès des instances internationales. S'il est évident qu'une telle démarche a toute son utilité pour les intéressés, à condition d'être suivie de changements notables de leurs conditions d'existence et que ses effets ne se limitent pas à la signature de traités que personne ne respectera jamais, il est aussi vrai que les enfants ne sont pas les seules victimes de l'exploitation. Une démarche réellement cohérente impose de remettre en cause le mécanisme même de l'exploitation et le système qui la rend possible. Se limiter à la dénonciation de certaines de ses manifestations, jugées les plus choquantes, c'est estimer qu'il existe une exploitation tolérable (voir article en page 2 de ce numéro), et c'est accepté de participer aux traçage des frontières douteuses séparant l'admissible de l'inadmissible. Au final, c'est la logique même qui conduit à la situation que l'on combat qui est plébiscitée.

Il ne s'agit pas, à partir de là, de condamner de telles actions aux objectifs limités (défenses des libertés démocratiques, des conditions de travail, etc.), mais d'insister sur le fait que ces actions doivent s'inscrire dans un projet les

dépassant. Il en va ainsi des luttes, mais aussi des expériences de vie différentes (communautés, coopératives, etc.), qui ne peuvent ignorer un contexte général dont elles ne décident pas. Un rapport du Réseau national d'observation des sols (Nabo)¹ illustre cela « merveilleusement ». On peut y lire qu'« il n'y a plus en Suisse de sols non pollués » (100 km² des sols couverts de végétation ont des teneurs en métaux lourds cinq fois supérieures à la limite légale). Cette situation, « principalement due aux activités humaines » et présentant des dangers pour les populations (« risque aigu d'empoisonnement pour les enfants »), montre le caractère illusoire de toute tentative particulière qui prétendrait apporter un changement réel (dans le cas évoqué, on peut penser à l'agriculture alternative : non intensive, bio, etc.) sans par ailleurs s'attaquer au mode de production capitaliste.

On le voit, le choix n'existe pas, ou plutôt ne s'offrent que deux alternatives : être, fondamentalement, avec ou contre le système. Une fois pour toutes, les gens qui se situent en contre doivent admettre que l'organisation économique et sociale actuelle n'est pas réformable, qu'il n'y a rien à attendre de ses structures (états, organisations internationales, marchés, entreprises) que sa reproduction.

Aussi, les actions, aussi modestes soient-elles, (Aujourd'hui, par exemple) doivent affirmer la poursuite d'un but révolutionnaire ; dans notre cas, la réalisation de l'idéal anarchiste d'une société libre et égalitaire.

G. Amista

1. Tribune de Genève, 18 juin 1998

ANNONCE

Aujourd'hui cesse de paraître jusqu'au 21 août. Il s'agit là, non pas d'un arrêt de circonstance (l'anesthésie estivale générale), mais d'une pause depuis longtemps prévue. Nous avons besoin de temps, pour analyser notre activité des cinq mois passés, mais aussi pour travailler à la mise en place de certains de nos projets, entre autres le renforcement de notre diffusion (plus de caissettes à journaux, plus de lieux), et l'organisation de rencontres et de débats réguliers autour du journal. Tout cela sera précisé le moment venu.

Pour l'heure, nous tenons à remercier les personnes qui nous lisent et les abonnés qui nous soutiennent.

Travail

Rencontre avec un jeune ouvrier intérimaire

Opinion

Baballe, job, zizi : je suis un homme performant !

Livres

Puissant vomitif anti-fasciste de M. Rajsfus

**Prochain numéro
vendredi 21 août**

Travail - Dossier (III)

« La mission continue »

Nous avons discuté avec un jeune copain anarchiste, ouvrier dans la construction en Suisse. Ses conditions de travail manifestent de ce qui est, aujourd'hui et ici, la réalité de milliers de travailleurs : l'exploitation sans frein

Parle-nous de ton travail, des conditions, du salaire...

La semaine de travail, c'est 47h30, c'est à dire 9h30 par jour pour 17.- de l'heure. Ma boîte n'a pas signé la convention collective du gros œuvre. Pour les intérimaires, c'est un accord entre la boîte et la société de travail temporaire. Il n'y a pas de contrat.

Toi, tu es employé par la société de travail temporaire ?

Oui. Mon « contrat » est à durée indéterminée, c'est à dire toutes les semaines, j'ai ma fiche d'heures, et je suis payé à la semaine.

Et à chaque semaine, on peut mettre fin à ton « contrat » ?

Oui, il suffit que le chef fasse la coche dans la mauvaise case. Ou bien il met une coche dans la case « La mission continue ». Mission, ça fait vachement militaire, héros du travail.

Comment sont tes rapports avec ton ou tes chefs ?

J'en ai un, parce qu'on bosse par petites équipes. Et dans une petite entreprise comme la mienne, le chef est un peu obligé de mettre la main à la pâte. Ce n'est pas comme dans les grandes boîtes où ils peuvent se trouver une planque. Mais il a quand même quelques privilèges, il peut se casser plus facilement, si le patron ne surveille pas trop.

Tout le monde a-t-il le même horaire ?

Oui. Il y en a un qui a 55 ans, et il fait ses 47 heures par semaine. Et la santé, ceux qui sont dans la cinquantaine, on ne peut pas dire qu'ils l'ont toujours. Ça, c'est sans compter les accidents de travail qui peuvent arriver. Dans l'année qui vient de passer, j'en ai déjà vu quatre ou cinq, dont des qui étaient assez graves, par brûlures au deuxième ou troisième degré.

Et si un accident grave t'arrive, en tant que temporaire ?

J'en sais rien. Pour l'instant, j'ai juste eu trois jours d'arrêt, mais c'est à partir du troisième jour que c'est payé. C'est le toubib d'une permanence qui m'avait dit ça. Il m'a dit que si je voulais plus que trois jours, il fallait repasser, mais il ne pensait pas que ça valait la peine. C'est vrai que ça allait déjà mieux, c'était pas grand-chose par rapport aux gars qui ont été brûlés et hospitalisés.

Les accidents arrivent-ils par la nature du travail ?

En partie par la « maladresse » des ouvriers, et dans les deux cas, il s'agissait de machines un peu vieilles sans vraiment de sécurité. Quand on les utilise, il vaut mieux être vachement prudent. Et là, ils ont expliqué que celui qui manipulait la machine a brûlé son collègue. La plupart des machines sont fabriquées par la boîte, en plus. Il y a des collègues qui récupèrent des pièces et qui fabriquent les machines. C'est une petite boîte, et les moyens sont en fonction. Le patron, il s'en fout un peu.

Le patron, vous le voyez ?

On le voit deux fois dans le mois. Mais les chefs le voient toutes les semaines. Ce n'est pas un grand patron, mais il n'est pas dans la déche. Il part vachement souvent en vacances, qu'il nous raconte. Au minimum, je dirais qu'il part sept ou huit fois en vacances dans l'année. Ça ne change rien au boulot, parce qu'on peut le faire sans lui. Il n'est pas le plus indispensable !

Et toi, as-tu des vacances ?

Oui, quatre semaines, dont une à mes frais. Mais en intérim, c'est plus compliqué que ça. Ils nous versent ça à la semaine. 17.- de l'heure, c'est en comptant les congés payés, sinon, je serais payé environ 15.60, un truc comme ça. Je n'appelle pas ça des congés payés, moi.

Entre collègues, parlez-vous du boulot, des conditions ?

Oui, quand on cause, c'est du boulot, mais pas forcément des conditions. De ce qu'il y a à faire, c'est professionnel. C'est chiant, d'ailleurs.

Personne ne se plaint ?

Si, mais ça ne va jamais tellement plus loin. Devant le patron, ils ne se plaignent pas tellement. Les temporaires sont de ceux qui se plaignent le moins. Les fixes, ils ont un peu plus de sécurité de l'emploi, enfin, sécurité entre guillemets, si ça veut dire encore quelque chose, et un salaire de 20.- à 25.- de l'heure. Ils peuvent un peu plus se le permettre.

Peut-on parler d'une solidarité entre vous ?

Oui, il y a quand même de la solidarité, même si on ne se dit pas qu'on va aller tous ensemble demander une augmentation de salaire pour tous. Mais on se tient tout de même les coudes. Quand les collègues étaient blessés, on leur téléphonait, on demandait des nouvelles. On remarquait que ça avait touché tous ceux de la boîte.

As-tu vu quelqu'un se faire licencier ?

Oui. Il y avait un Marocain, qui était déjà très peu apprécié par les collègues, car il y a pas mal de racisme. On était peut-être deux ou trois à prendre sa défense. Même le patron était raciste vis à vis de lui. Il n'expliquait pas vraiment pourquoi ils sont ainsi.

Tu en parles avec eux ?

Oui, surtout au début, je leur rentrais dedans, mais tu te retrouves vite isolé quand tu fais ça, tu te fais passer pour le gauchiste de la boîte. Ce n'était pas évident de le défendre, le Marocain.

Tu travailles 47h30 par semaine. Que te reste-t-il en dehors ?

Il reste le week-end. Le soir, je ne peux pas bouquiner, ou alors trois lignes et je m'endors. Je travaille de 6h30 à 17h00, avec une heure de pause à midi. En général, je me couche à 10h00, 10h30. Mes collègues plus âgés se couchent à 9h00. Quand tu arrives à la quarantaine, tu commences à décliner, tu as des problèmes de dos. On est souvent dans des positions pénibles.

Comment sont ceux qui travaillent depuis longtemps dans l'entreprise ?

Les plus anciens ont beaucoup de respect pour le patron. Ils trouvent que c'est un bon patron, qu'il se débrouille pour qu'il y ait toujours des chantiers. C'est un peu paternaliste. On est un peu comme ses gamins. En tout cas, lui, il veut le faire croire, que lui c'est le bon père, qui donne du boulot. Le père Fouettard, quoi.

Que penses-tu du débat sur la diminution du temps de travail alors que tu bosses 47h30 par semaine ?

On ne se sent pas concernés par ce débat. A la rigueur, c'est ce qu'on peut lire dans les journaux, mais ce n'est pas ce qu'on vit au quotidien. Dans le bâtiment, ils voulaient même mettre la semaine à 50h en été, mais ça n'a pas passé. Il y a eu une grève, qu'on n'a pas faite, parce qu'on n'a pas de syndicat.

Que projettes-tu ?

Moi, je veux me casser, pour commencer un autre métier, avant qu'il ne m'arrive quelque chose. Dans cette place, ce qui me dérange, c'est la longueur de la semaine. Avec le salaire, j'arrive encore à payer un loyer, même si c'est « ristreté ». Mon but, c'est de bosser dans une boîte qui a signé la convention, même si chaque année, la convention, pfluuuut !

Que penses-tu de ces conventions collectives ?

Des copains qui travaillent dans des entreprises qui ont signé la convention me disent que ce n'est pas respecté. Il y a des inspecteurs du travail, mais c'est du bluff. On ne voit jamais leur couleur. Des fois, le patron refuse de payer les heures sup' au tarif spécial. Mais sur les plus gros chantiers, c'est respecté en général.

Tu fixes sur les problèmes de sécurité ?

Oui. Des fois, ils nous font faire des trucs, et on n'est pas bien équipé, vu que c'est une petite boîte. On travaille avec les moyens du bord. Un exemple, une fois, on devait faire un truc tout à fait débile, vraiment très dangereux. On a piqué un fou rire, mais c'était plus nerveux qu'autre chose. Des trucs comme ça, ça arrive une deux fois dans le mois.

Comment expliques-tu que tes collègues acceptent leurs conditions de travail ?

Ils sont conditionnés. Je ne dis pas ça de manière méprisante, mais quand ils se sont mis en ménage, fondé une famille, des gosses... c'est un petit peu le chantage à la misère, aussi, surtout maintenant, avec le chômage. Ils disent qu'à la rigueur, ils sont mieux dans leur situation, même à travailler 47 heures, qu'un gars qui est au chômage. Ils ne sont pas forcément mécontents de travailler autant, parce qu'avec tant d'heures, ça fait un meilleur salaire. Moi, parfois, je ne supporte pas. La dernière fois, j'ai dit à mon chef que je ne voulais plus faire des travaux très pénibles seuls si on ne m'augmentait pas. Alors, le patron m'a augmenté de 1 franc... Il s'est foutu de ma poire, il se sentait puissant.

Tu es anarchiste. En parles-tu avec tes collègues ?

Il n'y a absolument aucun moyen de leur dire que je suis anar, mais indirectement, oui. J'essaie de lancer des discussions sur les salaires, sur des choses qui peuvent les toucher, mais pas directement parler de la révolution, de l'abolition de l'argent... Essayer de lancer la discussion sur le terrain économique, c'est pas évident. En général, ce qui les préoccupe le plus, c'est ce qu'ils peuvent faire en dehors du boulot, la moto, la coupe du monde.

Pourquoi es-tu anarchiste ?

Parce que cette société me révolte. Avant, je me suis intéressé au communisme, et j'ai eu des contacts avec des trotskystes. Ce qui m'a déçu, c'est qu'entre eux, ils ont des pratiques très autoritaires, d'une part, et d'autre part, c'est l'avant-garde, ils se prennent vraiment pour les professeurs de la classe ouvrière. Tu vois un étudiant qui vient te faire la leçon, la société, c'est comme ça qu'elle est, c'est comme ça qu'on va la changer, alors que le gars n'a jamais bossé en boîte. Ensuite, je me suis intéressé à la Révolution Espagnole, de voir que les anars ont eu des pratiques en accord avec leurs idéaux. C'est le contraire des staliniens.

As-tu rencontré des ouvriers anarchistes ? Non non, jamais.

Quel regard as-tu sur le mouvement anarchiste alors qu'il est si peu présent ?

Ce n'est pas seulement l'anarchisme, mais aussi l'extrême gauche en général, qui sont absents de la classe ouvrière. Ça ne me déprime pas, je me dis qu'il y a du pain sur la planche et qu'il faut y aller.

Un syndicat anarcho-syndicaliste ?

Avant de créer un syndicat, le premier pas est de se lier aux ouvriers. Il faut être sûr d'avoir un minimum de soutien et une présence légitime.

Pour conclure ?

La chose que je souhaite, c'est que ça pète, propre en ordre, c'est tout.

Propos recueillis par le collectif

Opinion

Ode à la virilité moderne

En ce début d'été, la coupe du monde de foot et la publicité incessante faite à la « pilule érectile » mettent en spectacle une surprenante image de la virilité

Des buteurs infatigables aux hooligans plus ou moins enivrés et plus ou moins organisés, le foot donne une vision pour le moins simpliste de la gent masculine. D'un côté, les gagnants, adulés par la foule et les masses télévisuelles, réanimant la flamme du nationalisme le plus exacerbé. De l'autre, les perdants, lanceurs de canettes, casseurs de flics... qui cherchent à se prouver qu'ils existent et qu'ils sont des « vrais » mecs. Pour ces derniers, une juridiction spéciale, ultra-rapide, a été mise en place... sans qu'il vienne à l'idée de quiconque de la contester. Car ces brutes dont les médias, les tours-opérateurs, les gouvernements... encouragent les ardeurs depuis des mois, n'inspirent ni la compassion, ni la solidarité. Le Pouvoir joue donc, sans gêne, au pompier-pyromane et sort toujours vainqueur.

C'est dans cette ambiance « festive » que nous apprenons que la Suisse est le premier pays du vieux continent à autoriser la vente du Viagra. Un médicament, visant à remédier à un handicap aussi intime que délicat à évoquer, a donc fait lui aussi les manchettes et la une des journaux. C'est que le marché potentiel est, paraît-il, des plus prometteurs : « *En Suisse, selon une estimation extrapolée de données américaines, un demi-million d'hommes souffriraient peu ou prou de troubles érectiles.* »¹ Diantre ! Du côté du zizi, chez les mecs, c'est vraiment l'hécatombe ! Heureusement que la Science et l'Industrie pharmaceutique sont là pour tout remettre en ordre, pour résoudre cette « nos » problèmes.

Vous rentrez crévés du boulot, votre vie vous semble dénuée de sens, vous avez la migraine... pas de problème, un bon Docteur a mis au point la pilule miracle. Désormais, quoi qu'il arrive, à la moindre sollicitation, et même sans avoir été sollicité (comme ce Libanais qui a blessé sa femme après avoir avalé trois comprimés d'un coup) vous serez au garde-à-

vous, prêts à l'emploi, astreints au plaisir génital obligatoire. Vous ne pourrez plus vous défilier, les mecs.

Et le pire c'est que ça marche. On signale qu'au Tessin, à peine la marchandise mise en vente « *des pharmacies ont été prise d'assaut par la clientèle italienne...* »².

Comme le dit si bien le psychosociologue Eugène Enriquez, l'heure n'est pas à la réflexion, mais à la performance de l'individu sans état d'âme, au corps toujours jeune et désirable. Nous baignons dans « *l'idéologie du "tueur cool", celle du gagnant, du battant, débarrassé des promesses, des songes et des interrogations.* » « *C'est au moment même où dans le monde sont prônées l'efficacité, "la passion de l'excellence", la "qualité totale", la recherche du "zéro faute", signe du phantasme de maîtrise totale, d'une volonté infantile rageuse de toute-puissance que se développent les techniques les plus aberrantes.* »³ L'auteur de ces lignes dénonçait les techniques d'intervention psychosociologiques : soit différentes méthodes de « *développement personnel* » qui visent, à ses yeux, à « *la mise au pas de la psyché* »⁴, mais il n'avait pas encore eu connaissance de la « pilule érectile ».

Nous allons sans doute franchir, avec elle, un pas supplémentaire dans l'aliénation séductrice que produit notre modernité. Quoi de plus efficace pour résoudre la misère affective et sexuelle des mecs que de leur proposer une solution miracle, un plaisir simpliste, immédiat et garanti. Quelle plus « belle » ode à la virilité moderne que cette béquille chimique qui leur évitera de se poser des questions, parfois difficiles, sur l'amour, la tendresse, le désir, la vie. **M. Argerly**

1. Le Temps, 23 juin 98.

2. Ibid.

3. E. Enriquez, « Vers la fin de l'intériorité ? » in Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise, Desclée de Brouwer, 1997.

4. Ibid.

Brève

Au boulot comme au loto : expérience en cours aux Etats-Unis
L'entreprise « Precision Plastics » — qui produit des pièces détachées pour l'électronique dans l'Indiana — a décidé de réduire la durée hebdomadaire du travail de 40 à 30 heures. Les 325 travailleurs des deux usines, essentiellement des femmes, vont travailler 6 heures par jour, 5 jours par semaine, mais à une condition bien précise. Pour recevoir la prime équivalente à 10 heures de travail, les ouvrières devront arriver à l'heure chaque jour. La prime est perdue pour une seule minute de retard, ou pour n'importe quelle absence, même en cas de maladie justifiée. En échange de ce nouveau système, toutes les pauses, y compris celle de midi, ont été supprimées, sauf une pause pipi de 2 minutes. Le psychologue qui a inventé ce système, baptisé 30/40, souligne que « quand ils travaillent moins, ils produisent davantage ». D'autres boîtes seraient, paraît-il, intéressées.
Source : Dans le monde une classe en lutte, « Echanges et mouvement », Paris, mai 1998.

Livres

L'haleine chargée

Historien auteur de plusieurs livres sur l'extrême-droite, Maurice Rajsfus est depuis de nombreuses années en première ligne dans le combat antifasciste. Dans le présent ouvrage il nous présente dans une forme brève mais percutante le fait fasciste français actuel cristallisé en la personne de son chef, Jean-Marie Le Pen

Maurice Rajsfus, En gros et en détail : Le Pen au quotidien, 1987-1997, Paris-Méditerranée, 1998, 123 p.

Le livre s'articule autour de l'analyse de la tactique langagière de ce dernier, et, aussi, de celle de certains de ses affidés. Il est hautement symbolique, mais aussi tout à fait révélateur, que les deux dates qui bornent la période de dix ans, qu'a choisi d'étudier Maurice Rajsfus, soient les deux déclarations publiques dans lesquelles le leader du Front national, au sujet des chambres à gaz utilisées par les nazis dans le but d'exterminer les juifs, parle de « détail » de l'histoire. En effet cet épisode de 1987, répété en 1997, de l'immonde geste national-raciste de Le Pen démontre combien le jeu de celui-ci consiste à revenir sans cesse sur les mêmes sujets, en l'occurrence l'antisémitisme, qui sont, finalement, les sujets de prédilection éternels de l'extrême-droite française. Lorsque Le Pen déclare le 13 septembre, au cours d'une émission de radio : « *Je ne dis pas que les chambres à gaz n'ont pas existé. Je n'ai pas pu en voir moi-même. Je n'ai pas étudié spécialement la question, mais je crois que c'est un point de détail de l'histoire de la seconde guerre mondiale* », il emploie une de ses techniques habituelles qui est d'aller très loin, mais pas jusqu'au bout. Ainsi, il ne dit pas qu'il remet en cause l'existence des chambres à gaz, mais il exprime son doute de telle façon que celui-ci a valeur d'affirmation. A partir de là, Rajsfus nous montre que Le Pen pratique toujours ainsi, balançant régulièrement des saillies immondes qui lui assurent une couverture médiatique garantie. Ces paroles de haine ne servent pas de des buts spectaculaires, mais elles traduisent et, en même temps, construisent le Front national. Comme le dit parfaitement un des titres de chapitre du livre « *ceux qui pensent et ceux qui tapent* », les militants du Front national s'occupent de matérialiser le discours de leur chef (ratonnades, agressions de journalistes, etc.). L'auteur rappelle ainsi que le Front national est un parti institué sur l'exercice de la violence à l'égard de tout ce qui n'est pas national et aux normes ; il le rappelle aux quatre millions de français qui votent pour ce parti et qui ne pourront pas dire qu'ils ne savaient pas.



Mais à cet exercice du discours et de la pratique fascisants, le Front national ne se retrouve pas tout seul. C'est un autre des mérites de ce livre que d'insister sur le fait, que Le Pen donne le ton d'une chanson que nombres d'hommes politiques s'empressent de reprendre. Rajsfus nous rappelle, parmi de nombreux exemples, un Chirac, qui lors d'une fin de banquet arrosé, grasseye : « [...] *le travailleur [...] qui travaille avec sa femme pour gagner environ 15000 francs et qui voit sur son palier d'HLM une famille entassée [...] qui gagne 50000 par mois de prestations sociales sans naturellement travailler [...] Si vous ajoutez à ça le bruit et l'odeur [...] le travailleur français, sur le palier, il devient fou* »¹, comme il relève la phrase d'un Mégret, numéro deux du FN, qui jubile, au sujet des lois Pasqua : « *Le gouvernement applique la 46e mesure du Front national sur l'immigration* »².

Ces collusions constatées et constantes entre l'extrême-droite et la droite soutiennent le jugement de Rajsfus sur une France qui a « *tout permis, tout abdiqué* », dont « *le bon peuple [qui] s'était bien amusé en mai 1968, avait même sympathisé, un temps, avec les étudiants frondeurs, mais [n'a] guère bronché quand la répression [s'est] abattue [...] les dix années suivantes* » ; une France profonde toujours droitarde. Un pays dans lequel Rajsfus étouffe parmi tous ces « *Dupont-La-Joie* » qui lui « *puent au nez* ». Cette lucidité amère s'alimente aux souvenirs qu'à l'auteur de la deuxième guerre mondiale au cours de laquelle ses parents seront kidnappés par les flics d'un pays dont « *presque tous les [natio-*

naux] étaient couchés ».

Cette dimension personnelle apportée par Maurice Rajsfus, « *originaire d'un groupe persécuté pendant des siècles* », ne fait que rajouter de la force à un texte qui démontre combien sont coupables ceux qui traitent le Front national, et plus largement les idées d'extrême-droite, comme autre chose qu'une saloperie à combattre.

En outre, cette réalité française ne peut qu'éveiller des échos dans une Suisse qui, si elle ne connaît pas la présence d'un parti semblable au FN, compte des formations et des hommes politiques qui n'hésitent pas à exploiter les aspirations sécuritaires³ et les sentiments xénophobes d'une grande partie de la population. A un moment où le gouvernement suisse mène une politique inique à l'égard des étrangers, et où l'affaire des fonds juifs a révélé l'existence d'un antisémitisme latent, rappelons que si le fascisme et le racisme excellent à défiler le bras raidi, ils rampent, aussi, très bien.

G. Amista

1. Rappelons que ce personnage est le président d'une république qui se dit patrie de quelque chose comme les droits de l'homme.

2. Un Mégret qui doit continuer à se réjouir devant un Chevènement qui n'a rien à envier à Pasqua et une droite (Balladur) qui enfourche le balai de la préférence nationale.

3. L'acceptation récente par le peuple de la mise ne place d'une police politique.

1. Ce livre peut être commandé à :

EDAM - Europe, c/o Aide Mutuelle, case postale 664, 1211 Genève 4

CHF 18.- + frais de port

Egalement disponible :

L'Europe en chemise brune, Collectif, préface de Maurice Rajsfus, éditions REFLEX, Paris, 1992, 160 p.

CHF 10.- + frais de port

AUJOURD'HUI est un hebdomadaire du vendredi, réalisé par un collectif constitué au sein d'Aide Mutuelle.

Ed. responsable: Claude Cantini.

Tirage: 200 ex.

Adresse:

AUJOURD'HUI

c/o Aide Mutuelle, case postale 664, 1211 Genève 4

Web: www.tao.ca/~cas/aujourd.html

e-mail: edam.ch@tao.ca

cas.ch@tao.ca